

Revanche

La vengeance est-elle véritablement un plat qui se mange froid?

Autriche 2008, 121 minutes

Maxime Belley

Number 266, May–June 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63854ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Belley, M. (2010). Review of [*Revanche* : la vengeance est-elle véritablement un plat qui se mange froid? / Autriche 2008, 121 minutes]. *Séquences*, (266), 31–31.

Revanche

La vengeance est-elle véritablement un plat qui se mange froid ?

Dans le quartier le plus malfamé de Vienne, le fameux « quartier rouge », où prostitution côtoie arnaque et brutalité, s'esquisse une histoire d'amour secrète, naïve et teintée d'espoir entre un employé d'une maison close et une prostituée de l'endroit, leur commune pour les deux personnages dans un monde pervers, corrompu et perdu par le vice. Cependant, bientôt, par l'infortune d'un calcul risqué, d'une décision téméraire, leur frêle aspiration se changera en désastre inattendu. Alors seulement, la vengeance s'imposera comme dernier recours vers la paix intérieure.

MAXIME BELLEY

Sélectionné aux Oscars en 2009 dans la catégorie du meilleur film étranger, **Revanche**, c'est l'histoire d'Alex et de Tamara, un couple qui, dans l'espoir de se sortir de la misère, tente un gros coup mal pensé, le vol d'une banque, et ce, en croyant innocemment que de cette action, rien de mauvais ne pouvait découler. Malheureusement pour eux, la chose tourne à la tragédie lorsqu'un policier se retrouvant sur leur chemin au mauvais moment abattra Tamara. C'est ici que, dans la perspective d'Alex, ayant dorénavant perdu toute attente face au futur, le titre de l'œuvre de Spielmann prendra tout son sens.

Faisant rimer avec brio ville avec décadence et campagne avec sérénité, l'auteur nous fait intelligemment part d'un récit dont on ne pourrait prévoir avec succès le dénouement. Dans la campagne pittoresque, tout comme dans la ville grise, mère de tous les vices, la caméra, dans son voyeurisme quasi malsain, se révélera être le seul témoin du dérangeant contraste existant entre ces deux espaces autrichiens si différents. Si c'est dans le milieu urbain qu'Alex va chercher son malheur, c'est la campagne et son paisible environnement qui lui fourniront sa voie de rédemption, et ce, notamment en lui procurant, comme voisin direct, le « meurtrier » de sa copine ukrainienne. Reste à savoir de quelle manière il saura concrétiser sa vengeance, qui semble si brûlante à mesure que son plan prend forme. C'est ainsi que Spielmann réussit à construire deux mondes parallèles dans un même ouvrage, tous deux empreints de leurs propres caractéristiques fréquemment antithétiques.

Faisant rimer avec brio ville avec décadence et campagne avec sérénité, l'auteur nous fait intelligemment part d'un récit dont on ne pourrait prévoir avec succès le dénouement.

Fidèle à son habitude, Spielmann maîtrise à la perfection chacun des éléments de son œuvre. Par le biais d'un scénario épuré, d'une trame très lente et de prises de vue souvent



incroyablement froides, ce dernier nous offre un travail minimaliste digne de sa personne. Ajoutons à tout cela une mise en scène irréprochable, ainsi qu'une poignée d'acteurs convaincants, et nous obtenons un mélange que l'on n'oubliera pas de si tôt. Or, plan par plan, phrase par phrase, la trame, indolente, mais justement délicieuse dans cet alanguissement, prend son envol, et tranquillement, d'une façon calculée, feutrée, Spielmann nous entraîne avec lui dans le cours qu'il nous a subtilement préparé. C'est ainsi qu'avec ou sans notre consentement, le réalisateur autrichien nous fait plonger à notre insu dans le récit de la vengeance personnelle d'un être accablé face au « créateur » de son malheur. C'est lors d'un affrontement singulier entre ces deux êtres que l'œuvre

trouvera son dénouement surprenant.

Götz Spielmann vient donc confirmer une fois de plus son talent de réalisateur. Venant ajouter une nouvelle corde à son arc, suite à l'inoubliable **Die Fremde**, sorti en 2000, ainsi qu'à **Antares**, sorti en 2004, il confirme aujourd'hui sa place parmi les grands cinéastes européens. Avec **Revanche**, ce qui est certain, c'est qu'il joue abondamment — et avec grande précision — avec la psyché de ses personnages. C'est de cette façon qu'il manipule son spectateur et l'amène à vivre une panoplie d'émotions tout au long du long-métrage, et ce, pour finalement le surprendre dans un détour inattendu, véritable toile invisible qui contribue à la complexité de l'œuvre. Dans un authentique sable mouvant d'apathie où les deux partis en viennent à n'avoir plus rien à perdre, Alex taillera son chemin vers la délivrance dans ce « drame » des plus prodigieux. Ainsi, même si la vengeance est véritablement un plat qui se mange froid, certains se résigneront toujours à « passer en dessous de la table ». **Revanche** est de ce fait un film puissant, authentique et dévastateur dans sa simplicité et sa franchise mêmes.

■ Autriche 2008, 121 minutes — **Réal.** : Götz Spielmann — **Scén.** : Götz Spielmann — **Mont.** : Karina Ressler — **Mus.** : Walter W. Cikan — **Son.** : Bernhard Bamberger — **Cost.** : Monika Buttinger — **Int.** : Johannes Krisch (Alex), Irina Potapenko (Tamara), Andreas Lust (Robert), Ursula Strauss (Suzanne) — **Prod.** : Sandra Bohle, Mathias Forberg, Götz Spielmann, Heinz Stussak — **Dist.** : Criterion.